Race, visibilité et histoire

Race, Visibility, and History

Martin A. Berger

Traducteur : Gabrielle Lavenir

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/edc/9943>

DOI : 10.4000/edc.9943

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2020

Pagination : 19-28

ISBN : 978-2-917562-23-9

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Martin A. Berger, « Race, visibilité et histoire », *Études de communication* [En ligne], 54 | 2020, mis en ligne le 02 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/edc/9943> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edc.9943>

Race, visualité et histoire¹

Race, Visibility, and History

Martin A. Berger

School of the Art Institute of Chicago

mberger@ar_c.edu

Traduit par Gabrielle Lavenir

1 Une version de ce texte a été présentée au colloque de l'American Studies Association Meeting à Washington, D.C., en 2009 dans un panel organisé par la professeure Joan Saab. Il développait le propos d'un projet de livre intitulé *In Black and White : Civil Rights Photography and 1960s America* (Berkeley, University of California Press, à venir).

Résumé / Abstract

L'article se focalise sur une photographie iconique de la lutte pour les droits civiques réalisée par le photographe américain Bill Hudson en 1963. À partir d'une réflexion autour de la réception différenciée de la photographie par des publics noirs et des publics blancs, Martin A. Berger interroge comment la construction sociale des regards détermine les interprétations. Contre l'évidence, il révèle comment la charge supposée critique d'une photographie en apparence « limpide » est neutralisée dans le regard dominant.

Mots-clés : race, visibilité, photographie, réception, droits civiques.

The article focuses on an iconic photograph of the civil rights struggle taken by American photographer Bill Hudson in 1963. Based on a reflection on the differentiated reception of the photography by black and white audiences, Martin A. Berger questions how the social construction of the gaze determines interpretations. Against the evidence, he reveals how the supposed critical charge of an apparently "limpid" photograph is neutralized in the dominant gaze.

Keywords: race, visibility, photography, audiences, civil rights.

Au printemps 1963, les journaux et magazines américains furent nombreux à publier la saisissante photographie² prise par Bill Hudson des émeutes raciales de Birmingham, dans l'Alabama (Figure 1). Les militant·e·s³ mené·e·s par Martin Luther King Jr. et sa *Southern Christian Leadership Conference* avaient organisé tout au long du mois d'avril des marches, des *sit-in*, et des boycotts contre les ordonnances ségrégationnistes de la ville, des actions généralement passées sous silence par la presse blanche. Mais quand le Commissaire à la sécurité publique de la ville, Eugene « Bull » Connor, envenima le conflit début mai en utilisant des chiens policiers et des lances à incendie pour disperser des manifestant·e·s pacifiques, les médias nationaux devinrent plus assidus dans leur couverture des événements. Le spectacle rapporté par les journalistes, les photographes et les équipes de télévision, celui d'hommes bien habillés attaqués par des chiens, celui de femmes dans leurs robes du dimanche fauchées par des jets d'eau à haute pression, fit entrer le mouvement des droits civiques dans les foyers de millions de Blanc·he·s.

- 2 La photographie de Walter Gadsden et Dick Middleton prise par Bill Hudson a été publiée dans de nombreux médias généralistes destinés à un lectorat blanc, dont Claude Sitton, « Violence Explodes at Racial Protests in Alabama » [« La violence éclate lors de manifestations raciales en Alabama »], *New York Times*, 4 mai 1963, A1 ; « Police Dog Attacks Demonstrator » [« Un chien policier attaque les manifestant·e·s »], *New York Daily News*, 4 mai 1963, 1 ; « Keeping Peace in Alabama – Police, Fire Hoses and Dogs » [« Maintenir l'ordre en Alabama : la police, les lances à incendie et les chiens »], *New York Herald Tribune*, 4 mai 1963, 1 ; « New Alabama Riot: Police Dogs, Fire Hoses Halt March » [« Une nouvelle émeute en Alabama : les chiens policiers et les lances à incendie arrêtent la marche »], *Los Angeles Times*, 4 mai 1963, 1 ; « Dogs and Fire Hoses Turned on Negroes: Marchers Sent Sprawling » [« Les chiens et les lances à incendie contre les Noir·e·s : les manifestant·e·s jeté·e·s à terre »], *Chicago Tribune*, 4 mai 1963, 1, 4 ; « Dogs and Fire Hoses Rout 3,000 Negroes » [« Les chiens et les lances à incendie mettent en déroute 3000 Noir·e·s »], *Boston Globe*, 4 mai 1963, 1 ; « Police Dogs, Hoses Smash Negro March » [« Les chiens policiers et les lances à incendie écrasent la marche des Noir·e·s »], *San Francisco Chronicle*, 4 mai 1963, 1 ; *Philadelphia Inquirer*, 7 mai 1963, 14 ; et « Birmingham, U.S.A.: 'Look at Them Run' » [« Birmingham, États-Unis : 'Regardez-les courir' »], *Newsweek*, 13 mai 1963, 27.
- 3 Note de traduction : pour la traduction du texte de l'anglais vers le français, il a été fait le choix d'utiliser le langage épïcène. Ce choix s'appuie sur la volonté de faire justice à la forme neutre de l'anglais (*activist* par exemple) n'ayant pas d'équivalent en français, particulièrement dans un texte dans lequel l'auteur explicite le lien entre la (non-)visibilité d'un groupe et la diminution de son pouvoir symbolique et politique.

Figure 1 : Photo prise par Bill Hudson, Associated Press, en 1963

Aujourd'hui, les historien·ne·s s'accordent à célébrer les manifestant·e·s noir·e·s de Birmingham qui, confronté·e·s à une agression inadmissible, restèrent impassibles et non-violent·e·s dans leur lutte pour les droits civiques. Les spectateurs et spectatrices se sont ralliés à l'opinion de King selon laquelle « les sit-inneurs et sit-inneuses et les manifestant·e·s noir·e·s de Birmingham [montrèrent] un courage sublime [et] une discipline remarquable devant les provocations les plus inhumaines » (Luther King Jr., 1964, 33). Comme l'écrivait un journaliste blanc en 2005, ce que « King et ses partisan·e·s et tous les jeunes de la SNCC et du CORE firent, c'est-à-dire continuer à avancer sans violence face aux menaces et aux passages à tabac, voire face à la mort [...], exigeait bien plus de courage que de se battre⁴ » (Fleming, 2005, 318). Replaçant le mouvement des droits civiques des années 1960 dans une tradition militante qui remonte aux révoltes des esclaves, des historien·ne·s ont relevé que, pour citer un spécialiste, « depuis l'origine, la quête afro-américaine pour l'émancipation et l'égalité aux États-Unis était une lutte pour la reconnaissance de l'humanité et de la citoyenneté des Noir·e·s » qui remettait en cause « les stéréotypes sur qui ils et elles étaient et [ce qu']ils et elles pouvaient être ». Aux yeux des historien·ne·s contemporain·es, le militantisme des manifestant·e·s noir·e·s de Birmingham affirmait explicitement leur droit, et leur aptitude, à la citoyenneté (Estes, 2005, 2-3 ; Ling et Monteith, 1999, 1).

4 Le sigle SNCC désigne le *Student Nonviolent Coordinating Committee* (Congrès de coordination non-violent des étudiant·es) et CORE le *Congress of Racial Equality* (Congrès pour l'égalité raciale).

Je ne doute d'aucun de ces éléments. Pourtant, mon examen approfondi des réactions des Blanc·he·s et des Noir·e·s aux photographies de Birmingham au cours des années 1960 m'amène à conclure que beaucoup de Blanc·he·s ont compris les images spectaculaires du mouvement des droits civiques avant tout comme des affirmations concernant l'agentivité et la citoyenneté des Blanc·he·s, et que la réception de ces photographies a contribué à diminuer le pouvoir symbolique comme le pouvoir réel des Noir·e·s. Quand on met l'accent sur ce que nous voyons aujourd'hui comme l'agentivité indéniable du personnage noir dans la photographie de Hudson, par exemple, on passe à côté de l'interprétation inattendue de la scène par les Blanc·he·s de l'époque. Bien sûr, la plupart des Blanc·he·s progressistes et modéré·e·s du Nord virent le policier avec son chien sous un jour négatif, le décrivant par exemple comme « un policier ricanant qui lance son chien féroce à la gorge d'un Noir frêle » (Gold, 1963, 4). Mon argument est le suivant : la bonne citoyenneté des Blanc·he·s du Nord dépendait, en fait, de la capacité de l'image photographique à établir un contraste entre les Blanc·he·s du Nord et les Blanc·he·s du Sud. Rappelez-vous que les plus connues des images sur le combat pour les droits civiques présentent le « problème » de la race comme étant le problème de la violence des Blanc·he·s du Sud. Pensez aux images les plus célèbres du mouvement. La photographie d'Elizabeth Eckford, quinze ans, harcelée par des foules de Blanc·he·s lors de son entrée au lycée de Little Rock dans l'Arkansas en 1957. Les photographies des sit-in menés aux comptoirs des restaurants des centres commerciaux de Greensboro, en Caroline du Nord, Jackson, dans le Mississippi, ou Nashville, dans le Tennessee, au début des années 1960, sur lesquelles on voit des étudiant·e·s noir·e·s raillé·e·s et frappé·e·s jusqu'au sang par de jeunes Blanc·he·s. Les photographies des *Freedom Riders* étourdi·e·s et blessé·e·s qui errent autour de leur bus incendié après que des ségrégationnistes y ont mis le feu près d'Anniston, dans l'Alabama, en 1961. Les photographies des manifestant·e·s pour le droit de vote attaqué·e·s au gaz lacrymogène, au gourdin, et avec des charges de cavalerie sur le pont Edmund Pettus à Selma, dans l'Alabama, en 1965. La photographie de James Meredith, blessé, qui se jette à terre après qu'on lui a tiré dessus pendant sa Marche contre la Peur à Hernando, dans le Mississippi, en 1966. Invariablement, les photographies iconiques du mouvement des droits civiques donnent à voir les foules du Sud et les forces de l'ordre rouer de coups des Noir·e·s inoffensifs et inoffensives.

L'attrait de ces photographies pour les Blanc·he·s reposait principalement sur la capacité de ces images à attirer le regard sur les violences, et donc à détourner l'attention des inégalités historiques entre Noir·e·s et Blanc·he·s en ce qui concerne les établissements d'hébergement, le droit de vote, les politiques publiques en matière de logement et le droit du travail. Puisque les spectateurs et spectatrices croyaient que le sens des photographies résidait dans ce qu'elles montraient, les images de foules violentes et de policiers blancs lâchant des chiens d'attaque définissaient le « problème » de la race comme étant celui de la violence que les images montraient. Cette lecture mettait hors

de cause les Blanc·he·s qui condamnaient ou simplement évitaient la violence contre les Noir·e·s. Les photographies, considérées isolément, décrivaient le racisme comme un problème interpersonnel (les méchants policiers et individus blanc·he·s qui tabassaient les Noir·e·s innocent·es), ce qui dissimulait les inégalités structurelles dont les Blanc·he·s bénéficiaient dans le Sud comme dans le Nord. En représentant « les racistes » comme les pires des brutes sudistes, les photographies laissaient les Blanc·he·s du Nord imaginer que leurs propres convictions étaient progressistes, ou au moins pleines d'humanité, et ne les contraignaient donc jamais à remettre en cause leurs certitudes. L'absence de tout contexte social ou historique susceptible de donner du sens aux événements permettait aux Blanc·he·s de « compatir » pour les Noir·e·s sans avoir à se préoccuper de leur propre place dans une société raciste.

Les journalistes et les individus blanc·he·s qui soutenaient le mouvement des droits civiques dans les années 1960 voyaient l'homme noir dans la photographie de Hudson davantage comme un martyr impuissant de la cause des droits civiques que comme un agent actif du changement. La formule citée plus haut le décrivait, souvenez-vous, comme un « Noir frêle ». Considérez aussi ce que Jim Laxon, le rédacteur photo de l'Associated Press qui a publié la photographie de Hudson, dit à un journaliste à propos de l'émotion forte qu'il a ressentie devant une image montrant « le calme saint du jeune [homme] pris dans les mâchoires hargneuses du berger allemand⁵ ». Notez, enfin, qu'un habitant blanc de Birmingham a écrit dans ses souvenirs de jeunesse que la photographie de Hudson donnait à voir un « garçon mince et bien habillé qui semblait s'abandonner au chien, les bras ballants, regardant droit devant lui avec calme comme pour dire 'Tu peux te saisir de moi, me voici' » (Hemphill, 1993, 149⁶).

Les reportages publiés par les plus influents des journaux et magazines de la presse noire dans les années 1960 présentaient à leurs lecteurs et lectrices une interprétation résolument différente de la photographie. Contrairement aux publications de la presse blanche, réticentes à interviewer des manifestant·e·s noir·e·s ou simplement à donner leurs noms, les médias noirs publiaient systématiquement les sentiments, les raisons d'agir et les noms des Noir·e·s représenté·e·s dans les images du mouvement des droits civiques. La presse noire identifia l'homme vu sur la photographie de Hudson : Walter Gadsden, quinze ans. Nous savons grâce à un long article du périodique national noir *Jet*

5 Interview de Laxon citée dans McWhorter (2001, 374).

6 Voir aussi les articles cités dans la note 2. Les motifs narratifs qui mettent en valeur la victimisation des Noir·e·s plutôt que leur agentivité sont repris dans les récits de nombreux·ses historien·ne·s de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle. Dans son étude de la lutte pour les droits civiques qui a reçu le prix Pulitzer, Taylor Branch écrit que les lances à incendie de Birmingham faisaient « tressauter les bras et les jambes [des Noir·e·s] comme s'ils et elles ne pesaient rien et envoyaient valdinguer les corps comme des débris malmenés par un coup de vent » (Branch, 1988, 759).

publié en 1963 (Adams, 1963) que Gadsden n'était pas un étudiant manifestant ce jour de mai mais un simple spectateur, descendu en ville pour voir ce qui arrivait à ses camarades de classe qui participaient à la marche. Il était né dans une famille de magnats de la presse du Sud qui portait peu de sympathie à King et sa lutte⁷. Dans l'article de *Jet*, Gadsden se rappelait :

« [Q]uand le policier m'a attrapé, je n'ai d'abord pas vu le chien, parce qu'il était derrière moi. Quand il m'a fait pivoter sur moi-même, ce qui m'a projeté vers le chien, j'ai eu le réflexe de lancer mon genou devant la tête de l'animal » (Adams, 1963).

Le journaliste expliquait que Gadsden avait grandi avec des chiens chez lui et que son père lui avait appris à se protéger des animaux agressifs. Son coup de genou est une tentative pour tenir à distance les dents du chien. Observez la hauteur à laquelle il lance son genou : peu probable que ce soit simplement parce qu'il se jetait dans la mâchoire avide, reconnaissez-le. Un élément est plus convaincant encore que la preuve visuelle de son genou et le récit de Gadsden : les historien-ne-s contemporain-e-s sont nombreux et nombreuses à signaler sa main gauche, qui agrippe le poignet droit du bras tendu du policier. Les militant-e-s des manifestations de Birmingham participaient à des ateliers sur la philosophie et la pratique de l'action directe non-violente, au cours desquels ils et elles suivaient des sessions de jeu de rôle pour se désensibiliser à la brutalité de la police⁸. Pour ces manifestant-e-s entraîné-e-s à la non-violence telle que pensée par King, il fallait éviter la résistance active dont fait preuve Gadsden. Le geste de Gadsden, s'il avait été relevé, aurait minimisé les épithètes « frêle », « saint » et « les bras ballants » que les Blanc-he-s attribuent au jeune homme ; les spectateurs et spectatrices blanc-he-s plein-e-s de compassion ont sans doute manqué cette main serrée parce qu'elle était noyée parmi d'autres éléments visuels et textuels. Le signe du restaurant « The Jockey Boy » en haut à gauche, qui évoque le fantasme, entretenu par beaucoup de Blanc-he-s, d'un docile domestique noir d'avant la guerre de Sécession, mais aussi la tenue respectable, les épaules affaissées, le bras droit relâché, et le regard baissé de Gadsden, de même que les légendes de la photographie qui attiraient l'attention des lecteurs et lectrices blanc-he-s sur le chien « attaquant » ou « se jetant sur » le jeune homme, ont certainement orienté la manière dont les Blanc-he-s ont perçu le rôle « passif » de Gadsden.

Il est aussi possible que les signes visuels de sa résistance aient été tout simplement moins lisibles pour les publics blancs dans les années 1960. L'historien Christopher Strain a récemment étudié le rôle fondamental de l'auto-défense des Noir-e-s dans le combat américain pour les droits civiques depuis les

7 Pour l'orientation politique de la famille Gadsden, voir Branch (1988, 760-61).

8 À propos de la main serrée de Gadsden, voir McWhorter (2001, 374) et Kasher (2000, 95). Sur l'entraînement à la non-violence des manifestant-e-s de Birmingham, voir Colaiaco (1988, 61-62).

origines du mouvement, un rôle cependant peu reconnu. Strain (2005) met en évidence l'importance de l'auto-défense à l'époque qui précède l'émergence de la *Nation of Islam* et la rhétorique du Black Power, et souligne que des journalistes, des historien·ne·s et même certain·e·s militant·e·s y sont resté·e·s aveugles à cause de leur insistance à catégoriser tous les actes de la lutte des Noir·e·s comme soit violents, soit non-violents. Il paraît plausible que les Américain·e·s blanc·he·s de l'époque n'aient tout simplement pas vu que Gadsden agissait pour se défendre face à ce qui est évidemment une agression, parce qu'ils et elles avaient été conditionné·e·s à décoder la lutte des Noir·e·s dans ces termes mutuellement exclusifs de violent et non-violent. Confronté·e·s à une image ambiguë, beaucoup de spectateurs et de spectatrices ont en fait inconsciemment supprimé la preuve visuelle qui contredisait leur lecture de prédilection de la lutte des Noirs. Le journaliste de *Jet* semblait amusé qu'une photographie d'un passant, sans entraînement à la non-violence, qui se défend activement contre une agression, ait produit « une image parfaite de la non-violence en action : un jeune qui, lèvres serrées et visage figé, se soumet passivement à la brutalité vicieuse d'un policier sudiste et de son chien » (Adams, 1963, 26).

Dans ce cas précis, « l'erreur de lecture » de la photographie de Hudson par les spectateurs et spectatrices blanc·he·s fut un accident qui a aidé la cause des droits civiques par inadvertance, mais nous savons que les dirigeant·e·s du mouvement ont tiré avantage de la tendance des Blanc·he·s à mal interpréter les actions et les raisons d'agir des Noir·e·s. Wyatt Walker, un des principaux conseillers de King à Birmingham, s'aperçut que la presse blanche était incapable de distinguer les spectateurs et spectatrices noir·e·s, venu·e·s par curiosité et sans lien avec le mouvement, des manifestant·e·s entraîné·e·s et dévoué·e·s à la cause. Pour compenser le faible nombre de manifestant·e·s prêt·e·s à participer aux marches dès le commencement de la campagne, en avril, Walker décida de n'envoyer les manifestant·e·s défilé que lorsque des foules de curieux et de curieuses noirs étaient présentes. Comme il le dit de la presse blanche, « Tout ce qu'ils et elles voient, ce sont des Noir·e·s, et la plupart des images spectaculaires publiées dans *Life* et dans les reportages télévisés étaient légendées 'Manifestant·e·s noir·e·s' alors que ce n'était pas du tout le cas⁹ ». Malgré l'influence certaine de la preuve visuelle sur la manière dont les lecteurs et lectrices interprétaient la photographie (et les événements dans la rue), le point de vue des Blanc·he·s sur Birmingham était produit à travers un prisme racial qui n'entretenait que des liens assez lâches avec l'état des lieux établi par cette preuve visuelle.

La photographie iconique de Hudson élude la complexité des dynamiques sociales dans le monde réel, lui préférant des messages forts, lisibles, faciles à

9 Wyatt Walker, cité dans Ashmore (1982, 351). Pour voir d'autres exemples de l'incapacité des Blanc·he·s à faire la distinction entre manifestant·e·s et passant·e·s noir·e·s, voir Levine (2000, 87) et Garrison (1963, 8).

assimiler pour les lecteurs et lectrices. Les récits en noir et blanc sur la vie et la mort, le bien et le mal, le Nord et le Sud sont caractéristiques des messages simplistes et incantatoires qu'on retrouve dans toutes les images iconiques. Pourtant, la simplification du contexte social, évidente dans la photographie de Hudson, ne fait rien pour simplifier le processus de construction des identités. Comme nous l'avons vu, les Blanc·he·s et les Noir·e·s lisent de manière radicalement différente une confrontation visuellement saisissante entre deux personnages centraux. Ce paradoxe apparent est le résultat du rôle des images dans la production des identités grâce à des moyens non-visuels. Les images sont moins comprises comme des textes cohérents, susceptibles de faire l'objet d'une lecture unifiée et homogène, que comme des robinets grâce auxquels les spectateurs et spectatrices peuvent ouvrir des systèmes discursifs et leur permettre de se déverser. Vu la persistance des Blanc·he·s des années 1960 à mal interpréter le coup de genou et la main serrée de Gadsden, il devrait désormais être évident qu'il est vain de chercher des éclaircissements historiques dans les récits photographiques. Pour voir cette image comme les spectateurs et spectatrices de l'époque, nous devons déterminer quels sont les paramètres discursifs, externes à l'image, qui guident chaque groupe vers ce qu'il est capable de voir. La démarche peut sembler contre-intuitive, mais les approches les plus à même de découvrir la portée historique des images sont celles qui commencent par se détacher de la scène représentée.

Bibliographie

Adams A. (1963). « Picture Seen around the World Changed Boy's Drop-Out Plan ». In *Jet*, October 10, p. 26-27.

Ashmore H. S. (1982). *Hearts and Minds : The Anatomy of Racism from Roosevelt to Reagan*, New York, McGraw-Hill.

Branch T. (1988). *Parting the Waters : America in the King Years, 1954-63*, New York, Simon & Schuster.

Colaiaco Jr. A. (1988). *Martin Luther King, Jr. : Apostle of Militant Nonviolence*, New York, St. Martin's Press.

Estes S. (2005). *I Am a Man! Race, Manhood, and the Civil Rights Movement*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.

Fleming K. (2005). *Son of the Rough South : An Uncivil Memoir*, New York, PublicAffairs.

Garrison B. (1963). « Struggle! ». In *Muhammad Speaks*, May 13, 1963, 8.

Gold M. [Itzok Isaac Granich] (1963). « Change the World ». In *Daily Worker*, May 26.

Hemphill P. (1993). *Leaving Birmingham : Notes of a Native Son*, New York, Viking.

Kasher S. (2000). *The Civil Rights Movement : A Photographic History, 1954-68*, New York, Abbeville Press.

Levine E. (2000). *Freedom's Children : Young Civil Rights Activists Tell Their Own Stories*, New York, Puffin Books.

Ling P. J., Monteith S. (dirs.). (1999). *Gender in the Civil Rights Movement*, New York, Garland Publishing.

Luther King Jr. M. (1964). *Why We Can't Wait*, New York, Harper & Row.

McWhorter D. (2001). *Carry Me Home : Birmingham, Alabama, The Climactic Battle of the Civil Rights Revolution*, New York, Simon & Schuster.

Strain C. B. (2005). *Pure Fire : Self-Defense as Activism in the Civil Rights Era*, Athens, University of Georgia Press.